

Par et au-delà de la race

Jeux de proximité et de distance dans une enquête sur l'expérience du racisme

Romane Blassel, Géraldine Bozec, Élodie Druez, Rosette Megnimeza-Fongang, Francine Nyambek-Mebenga, Malika Touddimte

Émulations - Revue de sciences sociales, 2021, n° 42, « Race, Racismes, Racialisations. Enjeux conceptuels et méthodologiques, perspectives critiques ».

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/blasseletal>

Pour citer cet article

Romane Blassel et al, « Par et au-delà de la race. Jeux de proximité et de distance dans une enquête sur l'expérience du racisme », *Émulations*, n° 42, Mise en ligne le 5 juin 2022.

DOI : 10.14428/emulations.042.05

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain
<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

Par et au-delà de la race

Jeux de proximité et de distance dans une enquête sur l'expérience du racisme

Romane Blassel¹, Géraldine Bozec²,
Élodie Druetz³, Rosette Megnimeza-Fongang⁴,
Francine Nyambek-Mebenga⁵
et Malika Touddimte⁶

[Résumé] Cet article interroge les expériences de racisme vécues par des diplômé·e·s racisé·e·s à partir d'un dispositif méthodologique original réunissant une équipe d'enquêtrices perçues comme blanches et non blanches. Dans un premier temps, l'article analyse les manifestations subtiles et plurielles des jeux de proximité raciale dans l'entretien – la façon dont émerge ou non le sentiment de partager une même appartenance raciale et comment cela influe sur la dynamique relationnelle à l'œuvre –, ainsi que leurs effets sur la facilité à et la manière de (d)énoncer le racisme et de mobiliser des catégories raciales. Un second moment de l'article révèle comment la race s'articule aux autres rapports sociaux – de classe, de genre et d'âge notamment – qui sont dans certains cas mobilisés pour mettre à distance la proximité raciale comme le racisme et peuvent passer au premier plan dans la relation d'enquête.

Mots-clés : racisme, racialisation, discrimination, méthodologie, enquête qualitative, descendant·e·s d'immigré·e·s.

Through and beyond race : games of proximity and distance in interviews about the experience of racism

[Abstract] This article examines the experiences of racism of racialized university graduates through an original methodological device, which involves a team of interviewers perceived as white and non-white. The article first analyses the subtle and plural expressions of racial proximity in the interview – how the sense of shared racial belonging emerges or not and how this affects the relational dynamics at work – and their effects on the ease and way of denouncing racism and mobilizing racial categories. A second moment of the article reveals how race is articulated with other social relations – of class, gender and age – which in some cases distance racial proximity as well as racism and may come to the fore in defining the interview relationship.

Keywords: racism, racialization, discrimination, methodology, qualitative research, descendants of migrants.

¹ Université Côte d'Azur/URMIS, France.

² Université Côte d'Azur/URMIS, France.

³ Université de Strasbourg/SAGE, France.

⁴ Université Paris-Est Créteil/LIRTES, France.

⁵ Université Paris-Est Créteil/LIRTES, France.

⁶ Sciences Po Paris/Université Paul-Valéry Montpellier 3, France.

Introduction

Comment les rapports sociaux de race⁷ viennent-ils s'inscrire dans la dynamique relationnelle et intersectionnelle⁸ de l'entretien individuel semi-directif en sciences sociales ? Cet article se saisit de cette question largement invisibilisée par la littérature française à partir d'une enquête réalisée en région parisienne et réunissant une équipe d'enquêtrices perçues comme blanches et non blanches, dans le cadre d'une recherche sur l'expérience du racisme vécue par des personnes racisées diplômées de l'enseignement supérieur.

Pourtant sensible au principe de réflexivité ainsi qu'aux rapports de genre et de classe dans la relation d'enquête (Mauger, 1991 ; Monjaret, Pugeault, 2014), en dépit de quelques exceptions notables (Mazouz, 2008 ; Talpin *et al.*, 2021), la sociologie française a largement ignoré la dimension raciale. Cette question fait d'autant plus défaut dans un champ académique où les travaux sur la race ont connu un réel essor depuis les années 2000, mais où les chercheur·e·s demeurent majoritairement blanc·he·s, tandis que les universitaires racisé·e·s se voient reprocher leur trop grande proximité à ces objets (Célestine, Hajjat, Zevounou, 2019).

Or, la littérature anglophone, abondante sur le sujet, atteste le poids de l'appartenance raciale de l'enquêteur·rice sur les discours des enquêté·e·s, notamment lorsque que la race se trouve être une thématique centrale de la recherche menée (Hyman, 1954 ; Savage, 2016). Les personnes interrogées seraient enclines à atténuer, voire à éviter les réponses susceptibles d'offenser leur interlocuteur·rice en raison de son statut racial supposé (Schuman, Converse, 1971), et les sociologues travaillant sur « leur » groupe d'appartenance seraient plus à même de saisir la subtilité des codes et de gagner la confiance des enquêté·e·s (Zavella, 1996).

Ce détour par la recherche étatsunienne conduit à s'interroger sur l'effet spécifique de la proximité raciale sur l'énonciation du racisme en entretien, dans une France *colour-blind* où les mobilisations collectives contre les discriminations raciales comme la notion de race sont largement délégitimées (Cerrato-Debenedetti, 2018) et où les personnes racisées minimisent fortement ce type de vécu (Blassel, 2021 ; Druetz, 2020). La race, comme le genre ou la classe, est en effet le produit d'une construction sociale située dans un contexte institutionnel et politique donné (Omi, Winant, 1994). Mais celle-

⁷ Il existe un débat en sciences sociales portant sur les rapports entre race et ethnicité. Notre enquête montre le poids des logiques que certain·e·s auteur·rice·s classeraient comme relevant de l'ethnicité, car elles renvoient au registre de la culture, à des valeurs et modes de vie, et/ou à l'origine nationale. Nous serons attentives dans cet article à la pluralité des logiques de catégorisation, mais retenons les termes de « race » et de « racisation » pour en traiter, dans la suite des conceptualisations développées par Colette Guillaumin (2002 [1972], voir aussi éditorial). La racisation – « processus par lequel un groupe dominant définit un groupe dominé comme étant une race » (Mazouz, 2020 : 41) – repose en effet sur la croyance en une différence caractérisant certaines catégories d'individus, qu'elle soit physique ou culturelle. Même fondée sur un registre culturel, cette différence est naturalisée et « radicalisée » d'une telle manière qu'elle acquière la profondeur et le caractère durable qui caractérisent les discours sur la différence proprement biologique (Guillaumin, 2002 [1972] : 64 *sq.*).

⁸ Articulant différents rapports sociaux, de genre, de classe, d'âge, etc.

ci est aussi façonnée dans les micro-interactions ordinaires (Essed, 1991). L'entretien constitue à ce titre un contexte relationnel spécifique, un « rapport de places », qui confronte les positions assumées par le-la sociologue et l'enquêté-e, telles qu'elles sont définies par leurs statuts, mais aussi subjectivement construites au fil de la discussion (Demazière, 2012 ; Palomares, Tersigni, 2001). Il importe alors de saisir cette place qu'occupe la race, en prenant en compte sa dimension stratégique et performative dans l'interaction d'enquête (Morris, 2007 ; West, Fenstermaker, 1995).

Toutefois, la race n'est pas le seul rapport social à l'œuvre (Beoku-Betts, 1994) et ne joue pas de manière univoque : la classe, le genre ou encore l'âge entrent également en jeu dans la relation d'enquête, invitant à penser ces interactions dans une perspective intersectionnelle (DeVault, 1996). Ainsi, selon certains travaux, toute forme de proximité sociale facilite la relation d'enquête, mais peut néanmoins aussi favoriser le non-dit (Bourdieu, 1993). *A contrario*, si la distance sociale est susceptible de « peser sur la conduite du travail sociologique » (Monjaret, Pugeault, 2014), elle peut également susciter un souci dans l'explicitation des vécus (Essed, 1991 ; Talpin *et al.*, 2021). Ces jeux de proximité et de distance méritent d'être considérés dans leur caractère dynamique et subjectif. Même le statut d'*insider* – de membre du groupe enquêté – s'avère parfois précaire : la proximité n'est ni unidimensionnelle (Collins, 1986) ni définitivement acquise et passe par des stratégies de (re)négociation et de (ré)élaboration (Lomba de Andrade, 2000).

Cet article s'inscrit dans le cadre du projet de recherche DIRA⁹ qui porte sur des personnes d'ascendance maghrébine ou subsaharienne (pour la plupart nées – ou du moins scolarisées – en France), des profils particulièrement exposés au racisme et aux discriminations (Beauchemin, Hamel, Simon, 2015). De manière à limiter la distance de classe entre enquêtrices et enquêté-e-s, nous avons interrogé des individus très diplômés (maîtrise, DEA/DESS, master). Notre équipe est uniquement constituée de femmes afin de ne pas faire varier le genre de l'enquêtrice, élément structurant dans les rapports d'enquête. Nous avons en général garanti une relative proximité en termes générationnels, en distinguant deux tranches d'âges parmi les enquêtrices et les enquêté-e-s : les 25-35 ans, et les 35-50 ans¹⁰. L'intérêt principal de cette recherche est de faire varier le statut racial des enquêtrices, en assurant dans la moitié des entretiens une proximité raciale supposée, les enquêtrices perçues comme non blanches interrogeant uniquement des enquêté-e-s assigné-e-s au même groupe racial qu'elles.

Cet article s'appuie sur vingt-deux entretiens réalisés auprès d'enquêté-e-s contacté-e-s via des intermédiaires de notre réseau¹¹ pour participer à une recherche portant sur les

⁹ Le projet « Dire le racisme : Enjeux méthodologiques et conceptuels des enquêtes sur le racisme et les discriminations » (DIRA) bénéficie du soutien financier de l'Institut Convergences Migrations (2019-2021), porté par le CNRS, référence ANR-17-CONV-0001.

¹⁰ Cette proximité d'âge n'a pas pu être respectée dans trois entretiens pour des raisons pratiques. Mais cette « entorse » au protocole décidée en amont s'est finalement révélée heuristique, permettant de mieux cerner l'effet d'un écart d'âge (voir la section 2.2).

¹¹ Il s'agissait d'intermédiaires aux profils variés permettant d'assurer la diversité des profils recrutés.

« parcours de diplômé-e-s du supérieur d'origine maghrébine ou subsaharienne ». Après une première partie portant sur les trajectoires scolaires, professionnelles, familiales, le guide d'entretien n'abordait que dans un second temps les expériences de racisme dans leurs multiples facettes (discrimination, stigmatisation, racialisation), point qui n'avait pas été explicité dans la présentation de l'enquête. En fin d'entretien, il était demandé aux personnes enquêtées si elles auraient eu ou non des discours différents face à une enquêtrice présentant un autre profil social en termes « d'origine », de position sociale, de genre ou d'âge.

L'objectif de cet article est donc d'interroger comment se construisent les jeux de proximité et de distance *par et au-delà* des rapports de race dans la relation d'enquête et quels sont leurs effets sur la mise en récit des expériences de racisme et sur l'expression d'identifications collectives. À des fins analytiques, la première partie se centre principalement sur la manière dont s'opère une proximité *par* la race et sur la façon dont celle-ci facilite la (dé)nonciation du racisme. La seconde partie révèle ensuite comment, *au-delà* de la race, d'autres rapports sociaux entrent en ligne de compte et peuvent parfois passer au premier plan pour définir les enjeux de proximité ou de distance en situation d'entretien.

1. Manifestations et effets de la proximité raciale dans la relation d'enquête

La proximité raciale, subjectivement construite dans l'interaction d'enquête, se manifeste de manière subtile par des réactions ponctuelles qui font allusion à des origines et des référents culturels¹² supposés communs (Nyambek Kanga Mebenga, 2016) ou encore à une même condition immigrée. Mise en relief par une comparaison avec les entretiens menés par les enquêtrices perçues comme blanches, cette complicité semble avoir facilité l'énonciation du racisme et orienté le contenu des discours recueillis, permettant notamment l'apparition d'un « nous » racisé incluant l'enquêtrice et l'énonciation des catégories raciales.

1.1. Signaler subtilement la proximité raciale

L'expression subjective d'une proximité raciale entre les participant-e-s et les enquêtrices perçues comme non blanches s'est manifestée par un ensemble d'indices subtils : des intonations complices, des expressions non verbales, l'usage de mots spécifiques, des questions furtivement posées à l'enquêtrice ou encore des discours formulés à la première personne du pluriel.

Cette connivence raciale s'est tout d'abord exprimée par des référents culturels tels que l'usage d'un vocabulaire ou la prononciation de mots spécifiques, révélant une compréhension mutuelle implicitement supposée par l'enquêté-e. Nasser, ingénieur de

¹² Nous utilisons ici les termes d'origine et de culture sans guillemets, tout en nous gardant bien de réifier la diversité et la fluidité des réalités qu'ils recouvrent et en les appréhendant en tant que constructions sociales ordinaires (Cuhe, 2019).

34 ans, prononce le terme « *halal* », avec un accent appuyé laissant transparaître un sentiment d'appartenance commune avec Malika qui repose sur la langue arabe et la religion musulmane. Cette complicité s'accompagne parfois d'intonations ou d'expressions non verbales, tel le clin d'œil qu'adresse Sarah à Soraya lorsque cette cadre dans le marketing de 33 ans évoque la « fierté algérienne » de sa mère, faisant référence à un stéréotype commun au Maghreb qu'elle suppose connu de l'enquêtrice. Un jeu de proximité s'exprime également par des références à des expériences communes liées au pays d'origine ou encore à des habitudes culinaires. Lorsque Samia, cadre de 32 ans dans le secteur pharmaceutique, raconte ses déboires avec l'administration marocaine pour faire reconnaître son mariage en France, elle demande à Malika des précisions sur son ascendance, comme pour s'assurer qu'elle est en mesure de comprendre ses difficultés : « Oh là là ! Prise de tête ! Consulat du Maroc, c'est toujours la merde. Tu es d'origine marocaine ? » De son côté, Maissa, 25 ans, en recherche d'emploi dans le secteur du luxe, imagine le rapport que l'enquêtrice, Soraya, a pu entretenir avec sa culture d'origine en faisant référence à la gastronomie : « Il se peut que ça t'ait saoulée la cuisine de ta maman [...] c'était plus "in" de manger un risotto que de manger des *baghrir* ! » Dans ces propos se dessine une proximité en tant que descendant·e-s d'immigré·e-s : Maissa inclut directement Soraya dans sa réflexion sur le rapport aux origines des adolescent·e-s né·e-s en France et de parents maghrébins. Par contraste, un souci d'explicitation de certaines pratiques culturelles s'est parfois manifesté dans les entretiens menés par des enquêtrices perçues comme blanches. Nabil, ingénieur de 35 ans, s'enquiert par exemple auprès de Romane : « Je ne sais pas si vous connaissez bien la culture comorienne », avant de lui décrire en détails comment sont célébrés les mariages dans son pays d'origine.

La complicité qui a pu se manifester avec les enquêtrices racisées repose également sur le sentiment d'un partage de codes ou de valeurs communs. Sensible à l'hospitalité de Malika, qui a disposé un bol de cacahuètes sur la table pour l'accueillir, Yassine, cadre dans l'informatique de 35 ans, lui confie : « [Ce sont] des codes [...] de personnes méditerranéennes, c'est quelque chose de naturel. » Face à ce « nous » dans lequel il inclut de fait Malika, il oppose un « eux », par une critique implicitement adressée au groupe majoritaire¹³ : « Chez d'autres personnes ça ne l'est pas, vous pouvez attendre une heure, vous n'allez même pas avoir un verre d'eau. »

Plus rarement, ce sentiment de proximité s'est manifesté à travers l'ascendance migratoire. C'est ainsi à travers un « Nous Français, d'origine... » incluant l'enquêtrice que Marc, ingénieur de 24 ans réaffirme l'importance de sa double appartenance à la France et au pays de ses parents :

¹³ Ce terme renvoie, selon Guillaumin (2002), non pas à une dimension statistique, mais au rapport de pouvoir entre groupes dominés (dits minoritaires) et dominants (dits majoritaires), les premiers étant sous la subordination (politique, économique, etc.) des seconds. Ces rapports de domination peuvent être fondés sur la race, mais aussi sur d'autres rapports sociaux (classe, genre, etc.). Les groupes minoritaires sont constitués comme différents, s'écartant d'une norme incarnée par le majoritaire. Mais ils peuvent dans certains contextes et situations sociales résister à cette hiérarchisation en faisant de cette particularité un motif de fierté et d'avantages (p. 118 *sq.*).

Je pense que le fait qu'on ait une introspection sur ce qui se passe pour nous en tant que Français d'origine – parce que je me considère comme étant Français d'origine, je ne me suis jamais considéré comme étant seulement Français [...] je suis Français, j'ai grandi en France, je vis en France, mais j'ai des origines que je ne peux pas oublier et qu'au contraire je n'essaie pas d'oublier, non, absolument pas. Et franchement c'est très courageux de votre part et c'est bien que ce soit fait par des gens comme nous pour les gens comme nous.

Ici, Marc s'oppose implicitement à l'injonction assimilationniste qui nie aux immigré·e·s et à leurs descendant·e·s le droit de revendiquer leurs origines. De plus, c'est aussi un « nous » politisé qu'il affiche en exprimant son attachement à ce que les minoritaires s'expriment publiquement en leur nom, idée très présente au sein des nouveaux mouvements antiracistes des années 2000 (Picot, 2019).

1.2. Une mise en récit facilitée du racisme et des catégories raciales

La proximité raciale, qui se manifeste dans certains entretiens, a des effets sur la façon dont les enquêté·e·s mettent en mots leurs expériences de racisme. La comparaison entre entretiens selon la position de l'enquêtrice montre que lorsqu'une connivence raciale est activée par les enquêté·e·s, elle vient soutenir un récit collectif du racisme, tout comme l'utilisation explicite de catégories racialisantes (références à la couleur de peau ou à un statut racial dominé dans la société, etc.). Lorsqu'elles-ils sont interrogé·e·s à ce sujet, les enquêté·e·s explicitent d'ailleurs cette plus grande facilité à *dire* le racisme face à une enquêtrice racisée.

Dans ce cas de figure, le sentiment d'une proximité raciale ne se manifeste pas seulement à travers un « nous » fondé sur le registre culturel ou sur l'origine migratoire. Il s'incarne aussi dans un « nous » victime de racisme incluant les enquêtrices racisées. Ce « nous » émerge chez certain·e·s enquêté·e·s, au moment où ils-elles verbalisent ce type de vécu, et il intègre parfois une dimension intersectionnelle, sur laquelle nous reviendrons plus longuement dans la seconde partie. Maïssa, par exemple, brosse le tableau des multiples discriminations liées au genre, à la classe et à la religion auxquelles elle est confrontée, tout en y incluant l'enquêtrice de la manière suivante :

Écoute, moi je pense que toi comme moi, on collectionne des cartes pas bonnes. Déjà on est des filles, on n'est pas nées dans la bonne catégorie selon certaines personnes. [...] Tu peux être discriminée parce que tu n'as pas la bonne couleur de peau, tu peux être discriminée parce que tu n'es pas née dans le bon pays, ce genre de chose. Alors si on accumule la discrimination, le fait qu'on soit des filles, plus catégorie raciale qui ne leur va pas, plus catégorie religieuse qui est vraiment à proprement parler mal depuis 2015, c'est un cocktail qui n'est pas avantageux.

C'est spontanément que Maïssa décrit ce racisme et ces discriminations, appuyant son discours sur le sentiment que Soraya partage la même expérience. À l'inverse, on observe des formes de minimisation ainsi que des hésitations à qualifier des situations comme racistes (ou comme une injustice) plus prégnantes dans les entretiens conduits

par des enquêtrices perçues comme blanches. C'est notamment le cas de Samir, ingénieur de 33 ans, qui évoque plusieurs situations dans son entreprise où il a été pris pour un « plombier » ou une personne subalterne dont on questionne la présence en réunion. Élodie le relance à plusieurs reprises pour comprendre comment il interprète ces « anecdotes » qu'il dit relever du « normal », « de la vie courante ». Il finit par faire référence à son « origine », au fait qu'il soit « marocain », et s'autorise ensuite à évoquer les contrôles fréquents qu'il subit de la part de la police. Face aux enquêtrices perçues comme blanches, ces récits semblent ainsi être plus difficiles à énoncer, et davantage exposer à la crainte de la critique celles et ceux qui politisent la race. Cette précaution ou retenue dans la manière de dire le racisme suggère, *a contrario*, que l'identité racisée de l'enquêtrice contribue à sécuriser et à libérer la parole des enquêté-e-s. Au-delà de la présence ou non d'un discours sur le racisme, il faut donc s'intéresser à ce que les enquêté-e-s disent du racisme et à la façon dont ils-elles l'énoncent.

On remarque en particulier un recours différent au mot « blanc » pour dire le racisme, allant dans le sens d'un langage plus « bridé ». Ce terme n'apparaît, en effet, que dans cinq des neuf entretiens réalisés par des enquêtrices perçues comme blanches, et son occurrence y est peu fréquente (deux ou trois fois, tout au plus). On relève aussi que les enquêté-e-s qui y recourent le font avec plus de précaution et d'hésitations, comme en témoigne par exemple Adia : cette chargée de ressources humaines en recherche d'emploi âgée de 28 ans choisit précautionneusement ses mots lorsqu'elle raconte à Romane qu'elle était « généralement la seule noire par classe, il n'y avait pas d'autres... origines, c'était souvent des Blancs ». Dans ces entretiens, des qualificatifs nationaux ou géographiques (« français-e », « normande et alsacienne ») sont plus souvent utilisés, contournant ainsi un vocabulaire explicitement racial.

Par contraste, lorsqu'il favorise une proximité raciale entre enquêtrices et enquêté-e-s, l'entretien produit un espace où certain-e-s participant-e-s se risquent à une assignation/racialisation du majoritaire, désignant plus facilement les Blanc-he-s. Parmi les enquêté-e-s les plus politisé-e-s, Justine est de loin celle qui recourt le plus au terme « blanc ». Âgée de 35 ans, indépendante dans l'audiovisuel, elle parle à Francine des discriminations opérées par un de ses responsables dans une entreprise en ces termes : « Le responsable lui... il y avait une petite Blanche qui est arrivée là, comment il l'a prise sous son aile, c'était abusé ! [Il disait] "Faites comme elle !" » Nommer ainsi les Blanc-he-s soulève la question de la blanchité et de sa construction sociale et historique dans le contexte français. En effet, l'usage du terme « blanc » dans cet extrait d'entretien renvoie au « privilège blanc », c'est-à-dire le fait de « ne pas avoir à se poser la question ou à se définir comme blanc-he, et plus généralement de ne pas savoir qu'on bénéficie d'un privilège pigmentaire conférant une préséance sociale sur les personnes non blanches » (Laurent, Leclère, 2013 : 8). Bien que marginale dans les entretiens, la tonalité sarcastique qui accompagne ici l'emploi du mot « Blanche » relève à la fois d'un étiquetage du majoritaire et d'une opposition « eux/nous » conflictualisée, qui contraste avec les précautions que l'on constate dans les propos d'Adia.

Ces précautions ou, à l'inverse, cette plus grande facilité à s'exprimer face à une enquêtrice racisée, peuvent d'ailleurs être explicitées par les enquêté·e·s lorsque leur interlocutrice les interroge sur ces effets de position. Face à des enquêtrices racisées, des enquêté·e·s disent considérer que le partage d'expérience autorise plus facilement des discours sur le racisme. Justine, par exemple, souligne que le fait que Francine soit noire a joué pour elle : « Bien sûr que ça aurait été différent... parce que, comme je te disais tout à l'heure entre Noirs, on a une fami... pas une familiarité, mais, je ne sais pas comment expliquer ça, il y a quelque chose qui fait qu'on arrive à se comprendre et je pense que les Blancs ça doit être pareil chez eux. » Elle affirme ainsi, sur le mode de l'évidence, une condition commune (Ndiaye, 2008). La proximité raciale est ici vécue comme allant de soi, une disposition naturelle dans les relations sociales. De même, selon Joseph, ingénieur de 25 ans dans l'électronique, « si [Rosette avait] été blanche, [il aurait] été un peu plus gêné de parler de certaines choses ». Plus explicitement encore, Maissa explique à Soraya qu'elle aurait pris « plus de précautions avec un Blanc ».

Certain·e·s participant·e·s interrogé·e·s par des enquêtrices blanches reconnaissent d'ailleurs eux-mêmes aussi que leur discours aurait été moins empreint de précautions avec une enquêtrice racisée. Après avoir déclaré que leurs propos n'auraient pas été fondamentalement différents, sans doute pour assurer leur interlocutrice de leur authenticité et ne pas la froisser, ils-elles nuancent cette affirmation : avec une enquêtrice non blanche, « ce serait plus poussé parce qu'il y aurait eu un partage d'expériences », souligne Adia, interviewée par Romane, tandis que Samir concède à Élodie que face à une « enquêtrice blanche, on bride notre langage, on est moins durs ».

2. Au-delà de la race, le poids des autres rapports sociaux

Si la proximité raciale a pu être activée et produire des effets sur les récits de racisme, elle ne s'est pas manifestée de manière systématique dans les entretiens conduits par des enquêtrices racisées. La comparaison entre les deux séries d'entretiens montre, en effet, que des postures de mise à distance du racisme s'observent dans les deux cas, et que d'autres identifications sont en jeu et influencent le rapport d'enquête.

2.1. Mettre à distance la proximité raciale et le racisme

La relation d'enquête dépend de la posture des enquêté·e·s vis-à-vis de leur identification raciale et du racisme. Une partie d'entre eux-mêmes ne se sent pas ou peu touché·e par ce problème, le relativise et ne politise pas la race comme appartenance collective. Quel que soit le statut racial de l'enquêtrice, ces enquêté·e·s mettent à distance le racisme au profit d'une valorisation de leur « personnalité » singulière qui, à leurs yeux, explique leurs déboires comme leurs succès, et leurs modes de relation avec les autres. Dans les entretiens conduits par des enquêtrices racisées, ces enquêté·e·s ne jouent pas du tout la carte de la connivence raciale. C'est le cas de Gaël, ingénieur de 31 ans, qui parle pourtant longuement à Rosette de son identité africaine. Lorsque l'enquêtrice l'interroge sur le rôle de sa couleur de peau dans ses relations avec les autres, il met

plutôt en avant sa « personnalité » et sa volonté de faire « abstraction » de cette dimension, notamment dans ses relations professionnelles :

Je pense que ma personnalité joue beaucoup aussi. Je pense qu'elle joue même beaucoup plus que ma couleur de peau [...] Quand j'interagis avec des gens, j'interagis d'égal à égal, je leur parle de manière [...] aussi transparente que je peux. Mais vraiment, je fais abstraction de ce qu'ils peuvent penser de moi, sincèrement, ce n'est pas du tout mon problème.

Même face à une enquêtrice racisée, vue comme possiblement sensible à la question du racisme du fait de son statut racial comme de sa qualité de chercheuse, des enquêté-e-s n'ont pas hésité à se présenter comme épargné-e-s par le problème. On retrouve ce type de récit dans l'ensemble des entretiens, quelle que soit la position de l'enquêtrice. Par exemple, Pierre-Max, interrogé par Géraldine, relativise également le poids du racisme et de la couleur de peau dans ses interactions. En dehors d'une expérience jugée « flagrante » de discrimination dans la recherche d'un logement, ce responsable médical dans le secteur pharmaceutique de 36 ans dit n'en avoir jamais vécu. Il a même l'impression que son entourage amical et professionnel ne « le voit pas comme Noir », tant il ne colle pas avec les stéréotypes de classe et de comportements associés habituellement selon lui à l'image des Noirs :

Je pense que [les gens] ne se rendent même pas compte en fait que je suis Noir [...] Je pense qu'ils doivent faire la différence entre... entre la représentation des Noirs, enfin à la télévision ou des banlieues et... et les autres en fait qui sont... qui sont plus intégrés [rires] entre guillemets quoi.

Cette manière de se positionner ne signifie pas que les identifications raciales soient absentes dans ces entretiens, mais plutôt qu'elles n'acquièrent pas ici de dimension collective et politique (Blassel, 2021 ; Druetz, 2020). Ces enquêté-e-s se disent « fier-ère-s » de leurs origines et les évoquent spontanément en entretien. Certain-e-s mobilisent même des catégories raciales, Pierre-Max se présentant par exemple comme « Noir » ou « afro-descendant ». Mais à la différence de ce que l'on a décrit plus haut, cette appartenance renvoie à une histoire migratoire et une identité africaine, et non à un « nous » noir discriminé. D'ailleurs, quel que soit le statut racial de l'enquêtrice, certain-e-s enquêté-e-s – comme Najat, analyste financière de 35 ans interviewée par Géraldine, ou Goma, directrice financière de 41 ans interrogée par Francine – se désolidarisent explicitement de collègues ou d'ami-e-s qui interprètent, de manière abusive à leurs yeux, certaines situations comme racistes :

Najat – Je connais une collègue au travail qui [...] ressasse ce truc-là : « Oui depuis qu'on est petits, [...] on est arabes donc on est exclus machin blabla, faut se battre » [...] mais moi ce n'est pas l'éducation que j'ai eue en fait, on ne m'a pas dit ça [...] « Nous on est moins bien payés, nous on est machins », non ce n'est pas vrai, moi je suis plutôt payée correctement, j'ai fait des études pour aussi, je me suis battue, rien à voir avec...voilà.

Goma – Souvent, je leur trouve tort [à mes amis]. Mais tort... ils vont relater une histoire et ils vont dire : « Voilà, j'ai fait ça, j'ai dit ça, il m'a dit ça, c'est un raciste ». [...] Si jamais vous avez quelqu'un qui ne vous aime pas juste parce qu'il ne vous

aime pas, vous, ça ne veut pas dire qu'il est raciste. Et donc, moi j'essaie de faire comprendre ces choses-là. Il y a des situations... c'est pas parce qu'on subit quelque chose qui nous déplaît que c'est parce qu'on est Noir.

Chez ces enquêté·e·s qui mettent à distance le racisme, d'autres identifications sont à l'œuvre, les rapports de race passant au second plan. Tout d'abord se manifeste un fort sentiment d'appartenance nationale français, qui se couple à une vision « intégrationniste », par ailleurs très active dans les discours politiques et sociaux dominants en France. De la même manière que Pierre-Max met en avant la figure du Noir « intégré », Nassim, juriste de 29 ans, affirme que la couleur de peau ou l'origine sont « le dernier de ses soucis » et que sa famille et lui « n'[ont] pas été stigmatisé[es] », car ils « faisai[ent] comme les autres ». Il n'établit aucune connivence raciale avec l'enquêtrice, Malika, et lorsqu'il évoque sa pratique très relâchée de l'islam, il semble anticiper le jugement de celle-ci, qu'il perçoit sans doute comme musulmane et possiblement plus pratiquante, en précisant : « Peut-être qu'on a pris ce côté trop francisé, trop parisien. »

Deuxièmement, ces enquêté·e·s mobilisent leur position sociale pour expliquer un sentiment de protection face au racisme ou pour prouver, par leur réussite, qu'ils-elles n'en ont que peu été victimes. De manière générale, le statut social acquis transparaît fortement dans nos entretiens, non seulement parce que les participant·e·s ont été sollicité·e·s pour l'enquête en tant que diplômé·e·s, mais aussi parce que cette position est un élément essentiel de leur identité sociale : pour la plupart issu·e·s de petites classes moyennes ou de milieux populaires, ils-elles ont connu une forte ascension par le diplôme. Mais chez ce profil d'enquêté·e·s qui met à distance le racisme, la performance de classe en situation d'entretien prend un sens particulier : elle est aussi une façon d'exprimer un détachement vis-à-vis du problème. Gaël, par exemple, incarne face à Rosette le manager qui dispose de ressources pour se défendre en général et face au racisme en particulier. Il garde un ton sérieux et assuré tout au long de l'entretien. Interrogé sur les préjugés qu'il pourrait rencontrer dans son milieu professionnel, il explique qu'il en est protégé par sa position dans l'entreprise, mise en scène ici par la référence aux « N+10 » : « Moi, quelqu'un du terrain qui ne veut pas écouter ce que je dis, moi je vais voir son chef, je peux aller voir son N+2, son N+3 si je veux, parce que moi les gens avec lesquels je travaille, les gens auxquels je rends des comptes, c'est la direction de l'organisation, c'est des gens qui sont à des niveaux de poste, c'est des N+10 parfois que je peux rencontrer. » Cette mise à distance du racisme subi au profit de la valorisation de la position sociale se retrouve également dans des entretiens menés par des enquêtrices perçues comme blanches. Ainsi, tout comme Najat qui mettait en avant ses études et son salaire, Warda, cadre ressources humaines de 40 ans dans le secteur pharmaceutique, se présente avant tout à Géraldine comme une « boursière » qui a « fait des études », a su saisir « des opportunités » et a aujourd'hui une vie confortable. Elle préfère continuer d'avancer, en refusant de « nommer » et en « occult[ant] » les expériences négatives qu'elle a pu subir – dans les magasins où on la suit et la contrôle plus que d'autres ainsi qu'au travail où elle doit en faire « deux fois plus ».

2.2. L'intersection des jeux de proximité et de distance

D'autres appartenances, notamment nationale et de classe, peuvent ainsi être activées dans certains entretiens et passer au premier plan. Plus généralement, il apparaît nécessaire de considérer les multiples dimensions – la classe, mais aussi le genre, le statut maternel, l'âge ou la religion – qui, *au-delà* de la race, interviennent et s'entremêlent dans la relation d'enquête.

La classe sociale, on l'a vu, est essentielle à prendre en compte. La position sociale actuelle et le diplôme qui a permis d'y accéder sont le plus souvent à l'origine d'un sentiment de proximité entre enquêté-e-s et enquêtrices. Si l'image des enquêtrices a pu varier en fonction de leur âge, de leur statut professionnel et de leur appartenance ou non aux minorités raciales, elles semblent toutes avoir été perçues sous l'angle d'un capital scolaire élevé et d'une position sociale plutôt favorisée (déjà acquise ou en devenir pour les plus jeunes). En témoignent par exemple les propos de Maïssa à la fin de l'entretien lorsqu'elle explique à Soraya que son discours aurait été quelque peu différent avec une enquêtrice moins diplômée : « Peut-être que pour elle, avoir fait des études en fac, c'est déjà très bien et elle ne comprendrait pas la différence avec les écoles [...] Toi, je n'ai pas eu besoin d'expliquer, je pense que tu le sais. Tu le sais et peut-être même que tu partages ce que je t'ai dit. » Cette proximité scolaire et sociale avec l'enquêtrice, mais aussi les ressources culturelles, langagières et les dispositions à la réflexivité qu'ont les enquêté-e-s du fait de leur niveau d'études expliquent aussi qu'ils-elles se soient senti-e-s tout à fait légitimes pour exprimer et défendre leur point de vue sur le racisme face à leur interlocutrice, quelle que soit la position qui lui était imputée sur le sujet.

Les différents rapports sociaux sont à considérer à la fois dans leur logique singulière et dans leur articulation pour rendre compte des relations nouées sur le terrain. L'entretien conduit avec Goma l'illustre de manière particulièrement nette. Il ne témoigne d'aucune proximité avec l'enquêtrice fondée sur une expérience supposée partagée du racisme et des discriminations. Goma met plutôt en avant sa réussite professionnelle et sa « personnalité » appréciée par ses collègues. Recevant Francine sur son lieu de travail, elle incarne bien sa fonction dirigeante, parlant derrière un grand bureau et restant, au début, un peu distante. Mais une relation plus complice, qui joue sur d'autres appartenances, s'instaure à d'autres moments de l'échange. Soucieuse de ne pas « trop entrer dans les détails » à propos de sa religion chrétienne à laquelle elle accorde une grande importance, mais qui lui vaut parfois des moqueries au travail, Goma prend confiance au fil de la discussion, expliquant même à Francine qu'elle est « bénie ». Cette évolution semble devoir tout à la fois à l'attitude ouverte de l'enquêtrice, mais aussi sans doute à l'origine migratoire et à la religion supposées communes – le patronyme de Francine laisse deviner ses origines subsahariennes et son prénom est à consonance chrétienne – ce qui, aux yeux de l'enquêtée, semble faciliter sa compréhension plus fine de la place du religieux dans l'existence.

Par ailleurs, on note, dans cet entretien comme dans d'autres, le rôle joué par le rapport de genre et plus spécifiquement le statut de mère qui peut être partagé avec

l'enquêtrice. Goma évoque ses filles avec humour, mentionnant qu'elles « parlent beaucoup » et évoquant, à propos de son identité africaine, les longues journées passées chez « la coiffeuse » pour ses enfants. Cette image de « maman » (et en l'occurrence de maman d'origine subsaharienne) s'est avérée très active dans le cas des enquêtées et enquêtrices de plus de 35 ans. Elle a créé une certaine complicité, renforcée ou non par la race. Lorsque Géraldine rencontre Warda à son domicile, aussi bien l'âge commun que l'intérêt manifesté pour ses filles, présentes dans l'appartement, a rapproché les deux femmes, Warda parlant d'elle-même à l'enquêtrice comme à une autre maman. Quant au statut de femme, il rassure et peut même être une condition d'acceptation de l'entretien pour certaines enquêtées, particulièrement si la proposition est faite de le conduire à domicile. Warda déclare ainsi « non mais attendez, si vous aviez été un homme [...] Non, vous ne seriez pas venue chez moi, non ». Il a aussi pu arriver que des rapports de séduction apparaissent dans les relations avec les enquêtrices, particulièrement les plus jeunes d'entre elles, les hommes enquêtés se prêtant alors bien volontiers au jeu de l'entretien. Mais cette relation genrée a aussi pu marquer les discours sur le racisme de manière particulière. Dans le cas de Nasser, interrogé par Malika, le récit de la stigmatisation subie en tant que « rebeu » et musulman est très spontané, favorisé à la fois par la proximité raciale et religieuse et par une volonté de répondre aux attentes implicites de l'enquêtrice liée à une possible posture de séduction. Mais comme dans d'autres enquêtes (Bozec, Réguer-Petit, 2015), face à une femme le ton se fait volontiers bravache, évitant l'expression des émotions et de la souffrance au profit d'un discours sur la « débrouille » et les tactiques pour trouver sa place dans l'entreprise.

La dimension raciale ne peut ainsi s'analyser de manière isolée. Proximité et distance peuvent se manifester *en même temps* dans la relation d'enquête, selon les identifications multiples qui sont activées par les enquêté-e-s. Par exemple, dans le cas de Joseph, le statut racial partagé avec Rosette a certainement rendu l'enquêté plus à l'aise pour se présenter très vite comme « noir » et défendre la « cause noire ». Mais son discours reste globalement moins chargé d'affect et moins marqué par la connivence que d'autres. Bien qu'avenante et attentive, l'enquêtrice reste dans une posture professionnelle et manifeste une certaine correction langagière ; les différences d'âge, de genre, mais aussi de rapport à la migration et d'environnement social connu pendant l'enfance jouent sur le rapport enquêté-enquêtrice. Joseph explique avoir adapté son langage face à Rosette qui lui semble plus âgée, qui n'a pas grandi dans le même type de quartier, et dont la manière de parler révèle le statut d'immigrée :

Après, je n'ai pas parlé de choses qui étaient extrêmement intimes, je ne suis pas entré dans un cercle qui aurait été inconfortable pour moi... d'en parler à quelqu'un de on va dire d'un autre sexe, d'un autre âge. [...] Mais si par exemple vous m'aviez dit que vous veniez de tel quartier – et peut-être que c'est aussi le mien – je n'aurais pas utilisé les mêmes termes, j'aurais peut-être parlé d'une manière plus proche de la catégorie sociale et culturelle. Forcément je suis plus jeune, j'aurais forcément utilisé des termes on va dire « de jeunes ». Je ne vous

dis pas que vous êtes âgée ou vieille, vous avez compris ce que je voulais dire [rire].

D'autres entretiens, qu'ils aient été conduits par des enquêtrices perçues comme blanches ou non blanches, témoignent d'une complicité beaucoup plus forte et qui joue sur plusieurs plans. Samia raconte son parcours à Malika comme à une « copine », non seulement parce que celle-ci réagit à ses propos en manifestant tour à tour enthousiasme et indignation, mais aussi du fait de leur proximité d'âge, de niveau d'études, d'origine (marocaine) et du rôle joué par l'intermédiaire (la sœur de Samia, qui a étudié dans la même grande école que Malika). Cette proximité, fondée sur des critères multiples, permet à Samia de s'interroger très longuement et sans gêne sur la manière dont elle qualifierait des injustices vécues au travail pour finalement en retenir que son « ethnicité différente » n'était qu'un motif secondaire par rapport à sa « personnalité » jugée trop affirmée. On retrouve surtout ces rapports de connivence dans le cas des enquêté-e-s et enquêtrices les plus jeunes, qui entrent plus facilement et plus rapidement dans une relation peu formelle, et ce, quel que soit le statut racial de l'enquêtrice.

Conclusion

Prenant pour objet une dimension quasi absente de la littérature française sur les relations d'enquête, cet article interroge l'influence du statut racial de l'enquêtrice sur les récits d'expérience de racisme et de discrimination. Il montre que ces effets ne sont pas aussi forts qu'on pourrait le penser de prime abord, contrairement à ce qui a pu être souligné dans certains travaux, essentiellement nord-américains.

Dans notre recherche, on observe certes que, pour certain-e-s enquêté-e-s, l'entretien avec une enquêtrice racisée crée un espace privilégié de prise de parole, permettant un cadre sécurisant et un discours sur le racisme plus spontané, sans réserve, moins marqué par les hésitations. Cette situation d'entretien peut même aboutir à l'expression sans tabou de *counter-stories*¹⁴ qui vont à l'encontre des discours *colour-blind* français en maniant plus fréquemment et plus explicitement les références à la blancheur. Cependant, ces récits politisant la race et usant explicitement d'oppositions entre des « nous » discriminés et des « eux » blancs restent minoritaires. En outre, des discours proches émergent avec des enquêtrices perçues comme blanches ou comme racisées.

Les rapports préalablement construits des enquêté-e-s au racisme et à leur identité raciale sont en effet en jeu et s'actualisent dans les interactions avec l'enquêtrice. De plus, d'autres formes d'identification peuvent être à l'œuvre et s'imbriquer (la classe, le genre, l'âge notamment) pour créer une proximité propice à l'explicitation de l'expérience vécue, ou au contraire instaurer plus de distance à certains moments de l'entretien.

Au fil de cet article, nous n'avons qu'esquissé ce que la situation d'enquête doit à la posture de l'enquêtrice pendant l'entretien, en termes d'empathie, de manières de se

¹⁴ Le *counter-storytelling* est un outil de la *Critical Race Theory* qui permet de mettre en évidence les points de vue minoritaires ainsi que l'arbitraire des discours dominants (Crenshaw *et al.*, 2010 [1995]).

présenter, d'écouter et de questionner. Notre texte débouche ainsi sur une réflexion (qui donnera lieu à une publication ultérieure¹⁵) sur les points de vue situés et sur la façon dont l'enquêtrice peut elle-même participer de la construction ou non d'une proximité raciale lors des entretiens (Lomba de Andrade, 2000). Plus globalement, au-delà des différences raciales et sociales entre enquêté·e·s et enquêtrices, il s'agira de s'interroger sur les conditions qui facilitent sur le terrain l'émergence d'un discours sur soi et sur le vécu du racisme.

Bibliographie

- BEAUCHEMIN C., HAMEL C., SIMON P. (dir.) (2015), *Trajectoires et Origines. Enquête sur la diversité des populations en France*, Paris, Ined Éditions.
- BEOKU-BETTS J. (1994), « When black is not enough: Doing field research among Gullah women », *NWSA Journal*, vol. 6, n° 3, p. 413-433.
- BLASSEL R. (2021), *(Dé)construire la race. Socialisation et conscientisation des rapports sociaux chez les diplômé·e·s du supérieur*, thèse de doctorat en sociologie, Nice, Université Côte d'Azur.
- BOURDIEU P. (dir.) (1993), *La misère du monde*, Paris, Seuil.
- BOZEC G., RÉGUER-PETIT M. (2015), « Les femmes : plus vulnérables mais résistantes », in C. BRACONNIER, N. MAYER (dir.), *Les inaudibles. Sociologie politique des précaires*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 235-272.
- CÉLESTINE A., HAJJAT A., ZEVOUNOU L. (2019), « Rôle des intellectuel·le·s, universitaires "minoritaires", et des porte-parole des minorités », *Mouvements : des idées et des luttes*, Paris, La Découverte.
- CERRATO DEBENEDETTI M.-C. (2018), *La lutte contre les discriminations raciales en France : De l'annonce à l'esquive (1998-2016)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- COLLINS P. H. (1986), « Learning the outsider within: The sociological significance of black feminist thought », *Social Problems*, vol. 33, n° 6, p. 14-32.
- CRENSHAW K., GOTANDA N., PELLER G., THOMAS K. (dir.) (2010[1995]), *Critical Race Theory: the key writings that formed the movement*, New York, The New Press.
- CUCHE D., (2019), *La Notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2001.
- DEMAZIÈRE D. (2012), « L'entretien de recherche et ses conditions de réalisation. Variété des sujets enquêtés et des objets de l'enquête », *Sur le journalisme*, vol. 1, n° 1, p. 30-39.
- DEVVAULT M. (1996), « Talking back to sociology: Distinctive contributions of feminist methodology », *Annual Review of Sociology*, vol. 22, n° 1, p. 29-52.

¹⁵ Un autre texte, actuellement en cours d'écriture, portera spécifiquement sur le rôle de l'enquêtrice et de la technique propre à l'entretien compréhensif en sciences sociales.

- DRUEZ E. (2020), *Is Blackness Political? Racisation et Politisation des Diplômés d'origine subsaharienne à Paris et à Londres*, thèse de doctorat en science politique, Paris, Sciences Po Paris.
- ESSED P. (1991), *Understanding Everyday Racism: An Interdisciplinary Theory*, Newbury Park, Sage.
- GUILLAUMIN C. (2002 [1972]), *L'idéologie raciste, genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard.
- HYMAN H. H. (1954), *Interviewing in Social Research*, Chicago, University of Chicago Press.
- LAURENT S., LECLÈRE T. (dir.) (2013), *De quelle couleur sont les Blancs ? Des « petits Blancs » des colonies au « racisme anti-Blanc »*, Paris, La Découverte.
- LOMBA DE ANDRADE L. (2000), « Negotiating from the inside: Constructing racial and ethnic identity in qualitative research », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 29, n° 3, p. 268-290.
- MAUGER G. (1991), « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, p. 125-143.
- MAZOUZ S. (2008), « Les mots pour le dire. La qualification raciale, du terrain à l'écriture », in A. BENSA, D. FASSIN (dir.), *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, p. 81-98.
- MAZOUZ S. (2020), *Race*, Paris, Anamosa.
- MONJARET A., PUGEAULT C. (2014), *Le sexe de l'enquête : Approches sociologiques et anthropologiques*, Paris, ENS Éditions.
- MORRIS E. W. (2007), « Researching Race: Identifying a Social Construction through Qualitative Methods and an Interactionist Perspective », *Symbolic Interaction*, vol. 30, n° 3, p. 409-425.
- NDIAYE P. (2008), *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calman-Lévy.
- NYAMBEK KANGA MEBENGA F. (2016), « Habitus linguistique de collégiens issus de minorités visibles : approche critique d'un conflit normatif », in A. BELHADJIN, L. DALL'ARMELLINA, B. MABILON-BONFILS, P. PESCE (dir.), *Je chante donc je suis. Tome 1. Ethnicités, musique politique*, Paris, Téraèdre, p. 203-216.
- OMI M., WINANT H. (1994), *Racial formation in the United States: From the 1960s to the 1980s*, New York, Routledge.
- PALOMARES É., TERSIGNI S. (2001), « Les rapports de place dans l'enquête : les ressources du malentendu », *Langage et société*, vol. 3, n° 3, p. 5-26.
- PICOT P. (2019), « *L'heure de nous-mêmes a sonné* ». *Mobilisations antiracistes et rapports sociaux en Île-de-France (2005-2018)*, thèse de doctorat en sociologie, Paris, Université Paris Diderot.
- SAVAGE B. K. (2016), « Race-of-interviewer effects and survey questions about police violence », *Sociological Spectrum*, vol. 36, n° 3, p. 142-57.
- SCHUMAN H., CONVERSE J. M. (1971), « The effect of Black and White interviewers on Black responses in 1968 », *Public Opinion Quarterly*, vol. 35, n° 1, p. 44-68.

- TALPIN J., BALAZARD H., CARREL M., HADJ BELGACEM S., KAYA S., PURENNE A., ROUX G. (2021), *L'épreuve de la discrimination. Enquête dans les quartiers populaires*, Paris, Presses universitaires de France.
- WEST C., FENSTERMAKER S. (1995), « Doing Difference », *Gender and Society*, vol. 9, n° 1, p. 8-37.
- ZAVELLA P. (1996), « Feminist Insider Dilemmas: Constructing Ethnic Identity with “Chicana” Informants », in L. WOLF DIANE (dir.), *Feminist Dilemmas in Fieldwork*, Boulder, Westview Press, p. 138-169.